

côtés; mais ce qui est surtout remarquable, c'est que cette tête est terminée, non par un museau, mais par un bec saillant, aplati, large et arrondi à son extrémité comme celui des canards; il est d'une substance cornée nue, et il a vers sa racine un rebord de cette même substance: ses bords cartilagineux sont munis de petites dents qui ne sont pas implantées dans des alvéoles; elles sont simplement attachées sur les gencives, au nombre de quatre à chaque mâchoire. La langue est courte et garnie de papilles et de deux petites pointes cornées: les narines sont situées en dessus du bec et près de son extrémité. La bouche est pourvue d'abajoues.

Les quatre pattes sont courtes; les postérieures dirigées en arrière sont fort éloignées des antérieures qui sont placées latéralement, de sorte que le ventre touche à terre. Elles sont toutes terminées par cinq doigts; ceux des pattes de devant sont minces, presque égaux, écartés, munis d'ongles longs, étroits et aplatis; ils sont garnis en dessous d'une large membrane qui les dépasse et qui, assez unie sur ses bords, n'offre ni dentelures ni lobes. Les pieds de derrière ont les doigts réunis jusqu'aux ongles, tous dans la même direction, les ongles plus arqués, et l'on remarque à leur base des demi-palmures comme on en observe entre les doigts de quelques espèces

de quatre-pèdes aquatiques. Les mâles seulement ont au côté interne du métatarse de ces pieds un fort ergot conique, qui n'appartient pas à un sixième doigt, comme on l'avait d'abord cru, mais qui est attaché sur la peau. Cet ongle est creux, et percé d'un trou très-fin vers sa pointe; il renferme dans son intérieur et à sa base une vésicule qui se remplit d'une liqueur particulière; celle-ci introduite dans la plaie faite par cet ongle, envenime la blessure, et rend la guérison difficile.

La structure anatomique des ornithorhynque, analogue à celle des requins et des reptiles, ainsi que l'absence des mamelles, avaient fait penser que ces animaux singuliers sont vivipares; on dit qu'on s'est récemment assuré de la vérité de cette conjecture.

On n'avait trouvé les ornithorhynques que dans les rivières voisines de Port-Jackson et notamment dans le Nepean; mais en 1815 on les a rencontrés en grand nombre dans les courans d'eau qui coulent au-delà des montagnes Bleues.

Ces animaux sortent rarement de l'eau, où ils nagent avec une extrême facilité. Lorsqu'ils sont à terre, ils rampent plutôt qu'ils ne marchent. On ne sait rien de positif sur leur genre de nourriture: la singulière ressemblance qui existe entre leur museau et le bec des canards, porte à penser qu'ils vivent, comme ces oiseaux, de vers ou d'in-

sectes aquatiques, qu'ils trouvent dans la vase des étangs et des rivières qu'ils habitent. L'ornithorhynque est long d'un pied sept pouces, depuis l'extrémité du bec jusqu'au bout de la queue; celle-ci a cinq pouces de long sur deux de largeur. Tout le corps est couvert d'un poil court, fort serré et lisse, qui est de deux sortes: l'un appliqué contre la peau est le moins long et le plus fin; sa couleur est le gris ardoisé clair; l'autre perce le premier, et est seul apparent au dehors; il est très-mince et gris à sa base, et aplati en spatule à sa pointe, qui est d'un brun fauve très-luisant. Le dessous du corps est blanc argenté, ainsi qu'une petite tache en avant de chaque œil: on a trouvé quelques individus qui avaient le poil d'un brun noirâtre, aplati et crépu.

Si des quadrupèdes nous passons aux oiseaux de la Nouvelle-Hollande, nous aurons aussi occasion d'admirer des singularités, quoique moins bizarres que celles que présentent les quadrupèdes.

Dans le nombre des oiseaux curieux, le casoar sans casque ou l'émeu se fait distinguer par sa haute stature et par des caractères particuliers qui le distinguent du casoar des Indes. Plus grand que ce dernier, il n'a guère moins de six pieds de haut dans son état parfait; il est plus élevé sur ses pattes, et son cou est plus allongé; mais ce

qui l'en sépare plus distinctement, c'est que sa tête n'est pas chargée d'un casque osseux, ni le devant de son cou accompagné de deux caroncules charnues. Ses ailes sont encore plus courtes et à peine apparentes; elles n'ont pas de piquans: elles sont revêtues de plumes semblables à celles du corps. Toutes ces plumes sont soyeuses et ont leur extrémité recourbée; il en sort deux d'un même tuyau: elles s'étendent jusque près de la gorge; la peau à peu près nue du haut du cou est d'une couleur bleue sans rides ni hachures. Sur la tête sont des plumes clair-semées, assez semblables à des poils, et variées de gris et de brun, aussi bien que celles du bas du cou et de toutes les parties supérieures; mais à mesure que cet oiseau avance en âge, les plumes de la tête et du cou disparaissent, et laissent à découvert la peau qui est de la couleur de la gorge. Les plumes du dessous du corps ont une teinte blanchâtre; son bec, dans la forme de celui de l'autruche, est tout noir; et les pieds, qui ont trois doigts dirigés en avant, sont bruns. Cet oiseau est polygame; les petits quittent le nid et mangent seuls au sortir de l'œuf. L'émeu est plus léger à la course que le lévrier le plus alerte; il a, comme le casoar de l'Inde, le naturel très-farouche; il se nourrit également de viande et de végétaux: sa chair a un goût approchant de celle du bœuf.

Il est assez commun dans les environs de Port-Jackson et de Botany-Bay, et à la Terre Van-Diemen.

Les cygnes de l'ancien monde sont remarquables par leur blancheur; ceux de la Nouvelle-Hollande sont noirs. A l'exception des six premières pennes de chaque aile qui sont blanchâtres, tout le reste du corps est d'un noir luisant. Ces cygnes, un peu plus gros que les nôtres, en ont les belles formes; le bec et la peau de sa base sont rouges, les pattes d'un gris foncé. Ces oiseaux sont extrêmement communs à la Terre Australe, et dans la grande île qu'elle a au sud.

Les Anglais ont désigné par le nom de faisan de montagne, et les naturalistes par celui de menure, un superbe oiseau qui se trouve dans les cantons montagneux de la Nouvelle-Hollande, et qui se distingue par la forme et la beauté de sa queue; chez les mâles elle est fort longue, et les plumes, dont quatre se recourbent à leur extrémité, forment quand l'oiseau la relève une lyre toute brillante de teintes d'orange et d'argent. Le plumage du menure est gris et cendré, excepté la gorge, les couvertures et les pennes des ailes, qui ont une teinte rousse; il a une petite huppe sur la tête. Cet oiseau se rapproche des paons et des faisans.

On a observé à la Nouvelle-Hollande des aigles

et d'autres oiseaux de proie; un grand nombre de fort beaux perroquets; entre autres le cacatoes blanc à huppe jaune, deux fois plus grand que celui des Moluques, et le grand cacatoes noir; des corbeaux, des corneilles, des martins-pêcheurs, des outardes, des merles, des tangaras, des bouvreuils, des grimpereaux, de jolies mésanges, des rossignols et des pigeons: parmi les oiseaux aquatiques des hérons, des courlis, des pélicans, des canards et des oies d'une espèce particulière. Les côtes sont fréquentées par des mouettes, des hirondelles de mer et des pétrels.

Cette contrée offre plusieurs espèces de lézards, de serpens venimeux et des tortues; les papillons y brillent des plus belles couleurs. On y voit des scolopendres, des scorpions, de grosses araignées, et divers insectes également dégoûtans.

Les rivières et la mer abondent en poissons, dont plusieurs espèces sont inconnues en Europe; il en est qui ressemblent aux anguilles, aux mulets, aux merlans, aux maquereaux, aux soles et aux raies. Les requins sont nombreux; on y pêche en quantité des spares, des labres, des sciènes, et beaucoup d'autres poissons excellens; et parmi ceux qui sont moins utiles, des baudroies, des balistes, des ostracions, et une foule d'espèces nouvelles. Quelques crustacés, par exemple, le crabe bleu, sont de la plus grande beauté. Dans les testacés

on a découvert plusieurs individus très-curieux.

Les mammifères marins, tels que les baleines, les dauphins, les phoques, sont très-abondans le long des côtes, surtout pendant l'hiver de ces régions. A cette époque des légions nombreuses de poissons remontent vers Port-Jackson, et s'avancent encore plus près de l'équateur : c'est alors aussi que des tribus innombrables de phoques envahissent les îles du détroit de Bass, et la plupart de celles qui se trouvent le long des côtes orientale et occidentale de la Nouvelle-Hollande. Les cétacés du sud exécutent une migration pareille : l'océan en est quelquefois couvert à de grandes distances. « De toutes parts, dit le capitaine du navire anglais *Britannia*, dans ma traversée du cap sud de la Terre Van-Diemen à Port-Jackson en 1791, la mer était remplie de baleines ; jusqu'aux bornes de l'horizon on voyait ces animaux pressés pour ainsi dire à la suite les uns des autres.

Cette abondance extrême de grands animaux marins a donné un grand essor à l'industrie des Européens. Tous les ans des bâtimens fréquentent les îles situées entre la Nouvelle-Hollande et la Terre Van-Diemen pour y faire la chasse aux phoques à trompe, qui fournissent une huile excellente.

Après avoir parlé de ces richesses naturelles du pays, ou des mers qui l'entourent, il convient de

jeter un coup d'œil sur les acquisitions que l'activité de l'homme a procurées à ces régions. On a déjà vu que toutes les plantes d'Europe avaient réussi à la Nouvelle-Galles du sud ; un seul végétal s'est montré rebelle aux efforts des Anglais : ils ont essayé vainement de naturaliser la vigne. Des plants de la meilleure qualité ont été successivement apportés à Port-Jackson de Bordeaux, de Madère, des Canaries, du cap de Bonne-Espérance ; des vigneron français y ont été appelés à grands frais : le climat et le sol paraissaient convenir parfaitement ; les vignes poussèrent avec une vigueur incroyable ; mais dès que le vent du nord-ouest commence à souffler, tout est perdu sans ressource : bourgeons, fleurs et feuilles, rien ne résiste à son ardeur dévorante ; tout se flétrit, tout meurt.

Les Anglais espèrent vaincre les difficultés que leur a opposées le climat, et réussir à obtenir un produit de la vigne, en choisissant pour la cultiver des emplacements plus convenables que ceux qu'on lui avait d'abord assignés. Ils pensent qu'elle ne sera pas plus rebelle à leurs efforts que ne l'ont été les céréales, les plantes potagères et les arbres fruitiers de l'Europe... Parmi ceux-ci, le pêcher donne une si grande quantité de fruits que l'on en distille de l'eau-de-vie, et que l'on en nourrit les animaux. On a aussi fait des plantations de coton-

niers et de caffiers, et l'on a essayé de cultiver la canne à sucre de Taïti. Le succès peut accompagner ces tentatives, car la végétation est sans cesse en activité dans la colonie anglaise, et aucune saison ne l'arrête entièrement. A Sydney, quoiqu'il fasse assez froid dans les mois de juillet et d'août pour avoir constamment du feu dans les appartemens, cependant aucune plante ne se dépouille entièrement de ses feuilles; la végétation est ralentie, mais non pas interrompue. Aux mois de septembre et d'octobre les plantes nouvelles paraissent, et toutes les autres se couvrent de fleurs.

Les céréales se sont accommodées sans peine à l'ordre des saisons, contraire à celui de l'hémisphère boréal. On sème du froment depuis février jusqu'en juillet, et même jusqu'en août, si ce mois est humide: le meilleur temps pour cette opération est en avril, en mai et en juin; pour l'avoine et l'orge c'est en juin, et l'on peut attendre jusqu'au milieu d'août. Le maïs se plante depuis la fin de septembre jusqu'au milieu de décembre; mais octobre est le mois le plus favorable.

La moisson du froment commence vers le milieu de novembre et finit généralement après Noël. Le maïs n'est pas complètement mûr avant la fin de mars, et on n'a entièrement achevé de le récolter que vers le milieu de mai.

Plusieurs plantes potagères, entre autres le chou-fleur, le brocoli et les pois, deviennent plus belles qu'en Europe; les fèves au contraire et les pommes de terre dégènèrent.

Les animaux domestiques, accoutumés comme l'homme à braver les climats les plus opposés, ne pouvaient manquer de se multiplier; et l'expérience, ainsi que nous l'avons raconté, a fait voir que celui de la Nouvelle-Galles du sud leur convenait parfaitement, puisque des taureaux et des vaches qui s'étaient égarés dans les bois, avaient donné naissance à des troupeaux extrêmement nombreux de bêtes sauvages.

Le terrain où on les trouva leur a été exclusivement affecté; et quoique ce bétail soit disparu en grande partie, et que la quantité que l'on élève dans la colonie soit suffisante pour assurer à jamais sa subsistance, le gouvernement tient toujours ce canton en réserve, et ne le partage pas en lots pour en faire des concessions. L'on a regardé cette mesure comme désavantageuse, parce que la terre de ce canton est extrêmement fertile, et qu'il vaudrait mieux dans tous les cas y faire pâturer des moutons, que de la laisser abandonnée. Cette portion de terre, désignée par le nom de *cows pasture* (pâtis des vaches), est bornée à l'est par le Nepean, à l'ouest par les montagnes Bleues, dont cette rivière baigne le pied, en formant au

nord la borne de ce canton : elle confine au sud à des broussailles touffues et stériles, dont la largeur est de dix milles, et où ces animaux n'ont pas pu pénétrer. Ce beau terrain situé à trente milles de Sydney et entouré de limites naturelles, contient à peu près cent mille acres, dont une partie est arrosée, et dont la qualité égale celle des meilleures parties des bords du Hawkesbury.

Un second canton que le gouvernement a aussi mis en réserve est celui que l'on appelle *Five islands* (les cinq Iles), situé à quarante milles au sud de Sydney, et qui s'étend jusqu'au Shoal-Haven-River, dont l'embouchure est à soixante milles de cette ville. Ce canton est renfermé entre la côte et une chaîne de hautes collines, qui au nord se terminent brusquement à la mer, et le bornent dans cette direction et dans celle de l'ouest; à l'est il a pour limites l'océan, et au sud le Shoal-Haven-River. La chaîne des collines est une ramification des montagnes Bleues; on n'a pu les franchir jusqu'à présent que par un col si escarpé qu'à moins d'en découvrir un moins difficile, la communication par terre entre ce territoire et Sydney sera toujours pénible et même dangereuse pour les voitures. Cet inconvénient contre-balance fortement la fertilité extraordinaire de ce canton; il n'a encore été occupé que par des troupeaux de gros bétail. La partie que

traverse le Shoal-Haven-River est très-propre à l'agriculture, puisque ce fleuve est navigable jusqu'à vingt milles au-dessus de son embouchure pour des navires de soixante-dix à quatre-vingts tonneaux. Ce canton est d'ailleurs très-bien arrosé par de nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes; les bois y sont clair-semés, excepté du côté des montagnes au nord et à l'ouest. Celles-ci sont couvertes de broussailles touffues; le sol y est très-fertile jusqu'à leur sommet. Wentworth pense que leur exposition à l'est et la douceur de leur climat les rendent très-propres à la culture de la vigne. Ce beau pays n'ayant été découvert qu'en 1814, n'a pas encore été suffisamment examiné; on suppose qu'il contient plusieurs centaines de milliers d'acres de terre excellente.

Au nord de Port-Jackson est une troisième portion de terrain qui n'a pas encore été concédée; c'est le territoire de Coal-River (fleuve de la Houille), ainsi nommé de la quantité de ce minéral que l'on y a découverte; on a par la même raison appelé la ville que l'on a bâtie près de la mer *Newcastle*, parce qu'elle est, comme celle qui porte le même nom en Europe, l'entrepôt principal où l'on embarque la houille. On y comptait en 1818 près de 800 habitans. A l'exception d'un petit nombre de colons et des troupes, toute cette po-

pulation est composée des déportés condamnés par les tribunaux de Sydney à subir une nouvelle déportation dans ce lieu. Ces hommes, regardés comme incorrigibles, ne travaillent comme les forçats que la chaîne au pied. On les emploie à faire de la chaux en brûlant des coquillages, à creuser les fosses à houille, à abattre du bois. Par ce moyen l'on a atteint le double but de se procurer pour les ouvrages publics ces objets de première nécessité, et d'éloigner les mauvais sujets de la partie la plus peuplée de la colonie.

Les mines de houille sont très-élevées au-dessus du niveau de la mer et très-riches. Le gouvernement en exploitant plus qu'il ne lui en faut, la vend aux particuliers, de même que la chaux et le bois.

On brûle pour faire de la chaux des coquilles d'huîtres fossiles déposées, dans des couches immenses le long des rives du fleuve : on n'en connaît pas encore la profondeur ; elles sont généralement à cinq ou six pieds au-dessus du niveau ordinaire des eaux.

Cet établissement est placé sous le commandement d'un officier militaire de la colonie, qui a une cinquantaine de soldats sous ses ordres ; ce qui n'est pas trop pour maintenir l'ordre parmi les gens qu'il est chargé de gouverner, et pour repousser les attaques des sauvages.

Le port de Coal-River, formé par l'embouchure du fleuve Hunter, et nommé Port-Hunter, est assez grand et assez sûr ; il est assez profond pour des navires de trois cents tonneaux. Le Hunter est navigable pour des bateaux de trente à quarante tonneaux jusqu'à cinquante milles au-dessus de Newcastle : plus haut il est entrecoupé de trop de bancs et de rapides, et ne peut admettre que de très-petites embarcations. Il reçoit le Williams-River et le Patersons-River que l'on peut également remonter très-haut. Toutes ces rivières sont sujettes comme le Hawkesbury à de grands débordemens, ce qui n'est pas surprenant, puisque les montagnes Bleues bornent ce territoire à l'ouest. La portion sujette à l'inondation est plus fertile et plus étendue que celle des rives du Nepean et du Hawkesbury. Le climat est très-salubre : ainsi tout y appelle les colons.

C'est ainsi que les Européens gagnent graduellement du terrain et repoussent l'habitant indigène de ce continent : celui-ci a continué à errer sur les plages stériles, ou dans les forêts. On a observé plus attentivement ses usages, ses coutumes, ses mœurs, et l'on s'est convaincu que l'homme de la nature, dont quelques spéculateurs qui n'étaient jamais sortis de leur cabinet faisaient un tableau si séduisant, est en tout point inférieur à l'homme civilisé, excepté pour le dévelop-

pement des facultés des sens de la vue et de l'ouïe. On s'était imaginé que les sauvages étaient plus robustes que les hommes civilisés; l'expérience a prouvé le contraire.

Les savans de l'expédition française envoyée aux Terres Australes en 1800 firent plusieurs épreuves avec le dynamomètre de Régnier, pour constater la force physique des naturels de la Terre Van-Diemen et de la Nouvelle-Hollande. On choisit exprès les individus les mieux constitués. Les résultats en ayant été bien décidés et bien constans surtout, on peut sans crainte d'errer les appliquer à la généralité des individus de cette race. Or ces résultats indiquent tous un défaut de vigueur vraiment extraordinaire. L'opposition des forces d'homme à homme a confirmé ces premières données. Les matelots et les officiers français eurent constamment l'avantage, lorsqu'ils luttèrent contre les sauvages.

Péron a fort bien développé les causes de cette faiblesse. Il l'attribue au manque de nourriture abondante et substantielle, et au défaut d'un exercice modéré.

Le règne végétal ne fournit presque rien à ces sauvages : ils n'ont d'autres racines nutritives que celles de diverses fougères et quelques bulbes d'orchidées. Le règne animal ne leur offre que le casoar et le kangorou. L'un et l'autre deviennent

très-rares par la chasse continuelle qu'on leur fait. L'imperfection de leurs instrumens et de leurs méthodes de pêche, l'hiver, les orages et les migrations des poissons, tout concourt à rendre cette ressource trop souvent insuffisante, et quelquefois même absolument nulle. « C'est alors, dit Péron, que se manifestent ces cruelles famines dont le gouverneur Phillip eut occasion lui-même d'observer les tristes effets, peu de temps après son arrivée à la Nouvelle-Hollande... » Alors, dit Collins, on rencontrait les malheureux naturels réduits à un tel excès de maigreur, qu'on les eût pris pour autant de squelettes, et qu'ils paraissaient être sur le point de succomber d'inanition... Les productions maritimes même ne sont d'aucun secours pour les peuples repoussés dans l'intérieur des terres : ce sont celles-là surtout qui font une guerre active aux grenouilles, aux lézards, aux serpens, à diverses espèces de larves, et particulièrement à de grosses chenilles qui se réunissent autour des branches de l'eucalyptus résineux, et y forment des groupes de la grosseur de la tête. Les araignées elles-mêmes comme à la Nouvelle-Calédonie, font partie de leurs repas dégoûtans. Dans plusieurs circonstances ces hordes misérables sont réduites à vivre de certaines herbes, à ronger l'écorce de certains arbres; enfin il n'est pas jusqu'aux fourmis nombreuses qui dévastent



leur sol, qu'elles n'aient été contraintes de faire servir à leur nourriture. Collins a parlé de cette pâte horrible que les naturels préparent en pétrissant ces insectes et leurs larves avec les mêmes racines de fougère dont je viens de parler : usage repoussant, dont la famine la plus hideuse a pu seule inspirer la première idée.

« Certes de pareils alimens ne sont guère favorables au développement de la force physique, et sans doute il serait difficile de rencontrer ailleurs un peuple plus maltraité sous ce rapport que celui dont je parle.

« Il en est de même de l'exercice : au lieu de cette action modérée, continue, que l'expérience nous apprend être si propre à développer et à entretenir la vigueur, le sauvage pressé par la faim se livre pendant plusieurs jours à des courses longues et pénibles, ne prenant de repas que dans les instans où il tombe de fatigue et d'épuisement. Vient-il à trouver une pâture abondante, alors étranger à tout mouvement autre que ceux qui sont indispensables pour qu'il puisse assouvir sa voracité, il n'abandonne plus sa proie; il reste auprès, jusqu'à ce que de nouveaux besoins le rappellent à de nouvelles courses, à de nouvelles fatigues, non moins excessives que les précédentes; or quoi de plus nuisible au développement réel, à l'entretien harmonique des forces, que ces

alternatives de fatigue outrée, de repos automatique, de privations accablantes, d'excès et d'orgies faméliques. Dans cette seconde partie du mode d'existence des peuples de la Nouvelle-Hollande et de la Terre Van-Diemen, nous retrouvons donc encore une cause générale de faiblesse extrêmement active, et qui se reproduit à toutes les époques de la vie de ces hommes malheureux.

Péron pense que cette raison, jointe à la rareté des alimens, à leur disette même, et le plus souvent à leur mauvaise qualité, pourrait avoir sinon primitivement déterminé, du moins avoir exagéré cette maigreur excessive des extrémités de ces hommes. Tous les voyageurs en ont parlé avec étonnement : Cook et d'Entrecasteaux en avaient fait la remarque.

Il n'est donc pas surprenant que réduite à des moyens d'existence si bornés et si précaires, la population des indigènes de la Nouvelle-Hollande soit peu nombreuse, et soit restée dans l'état sauvage. On a vu dans la relation de Turnbull qu'ils se bornent à reconnaître quelques chefs, dont l'autorité ne s'étend que sur un petit nombre de familles.

Quant à la religion, Collins rapporte qu'ils n'adorent pas les astres et ne témoignent du res-